

24 images

24 iMAGES

Cin-écrits

Tendances actuelles du cinéma américain

Numéro 49, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24214ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1990). Compte rendu de [Cin-écrits]. *24 images*, (49), 86–88.

Lecteurs:

Michel Beauchamp – M.B.
Nicole Gingras – N.G.
Gérard Grugeau – G.G.
Thierry Horguelin – T.H.
Marcel Jean – M.J.
Georges Privet – G.P.

Paul Warren qui réenforce ces portes ouvertes). «Car contrairement à ce qu'on a cru parfois, la force du cinéma américain ne réside pas exclusivement dans sa puissance économique, dans son

L'AMOUR DU CINÉMA AMÉRICAIN

CinémAction n° 54, janvier 1990.
Éd. Corlet-Télérama. 207 p. 120 photos. Dist. au Québec: Saint-Loup

L'amour du cinéma américain est assurément la chose la mieux partagée du monde, surtout depuis qu'il a peu à nous offrir et qu'il sert de refuge commode à la nostalgie. Il est si facile de s'attendrir sur les stars, le glamour et la série B d'autrefois maintenant qu'il est de bon ton de le faire (au nom du goût post-moderne pour le «kitsch»), tandis qu'on dédaigne du même souffle les petits films et les séries télé qui en sont les descendants contemporains, le mépris d'aujourd'hui préparant l'extase de demain: il sera bien temps, et moins compromettant, de les «découvrir» dans vingt ans.

Le mérite de ce numéro de CinémAction est d'aborder un objet très commenté (à commencer par le dossier de la revue que vous tenez entre les mains) à partir d'une question peu posée, celle précisément de l'amour, qui appartient au refoulé de la critique: comment, pourquoi aime-t-on aux quatre coins du globe le cinéma américain? D'emblée le préfacier refuse le simplisme des discours du type «Hollywood = Grand Satan» et des hypothèses passablement méprisantes quant au spectateur aliéné par le «reaction shot» (cf. le désolant *Secret du Star System américain* de



agressivité commerciale ou son idéologie conquérante.» Celles-ci sont des facteurs certes nécessaires (et des articles précis analysent ici, chiffres et tableaux à l'appui, les fondements de cette suprématie et les aspects de cette pénétration mondiale), mais non suffisants (quoi qu'on en pense). Ce numéro propose donc un tour très complet de la question en explorant, après sa dimension économique, les aspects culturels et stylistiques de la question. En vrac: les mythes et les stars, le rapport à l'Histoire, l'art du récit, les genres, etc. De bons articles retracent l'histoire de la cinéphilie française: la passion des surréalistes, puis de la Nouvelle Vague, pour le cinéma américain, le parcours de *Positif* et des *Cahiers du cinéma*, dont le travail de défrichage et de réflexion fut décisif dans la connaissance de ce cinéma (presque tout ce qui s'écrit sur le sujet leur est encore redevable). Enfin, cette excellente livraison se termine par un bon portrait du Hollywood d'aujourd'hui (restructuration économique, invasion des effets spéciaux, phénomène des «movies brats»). — T.H.

LE CINÉMA RUSSE avant la Révolution

édition Ramsay Cinéma, 1989.
128 pages. Environ 100 illustrations noir et blanc. Dist. au Québec: DMR.

Cet ouvrage a été conçu à l'occasion d'un festival organisé par le Musée d'Orsay à Paris et consacré au cinéma russe d'avant la révolution de 1917.

Il regroupe de courts textes (parfois trop courts) ou chroniques sur la production cinématographique russe entre 1907 et 1917. Dix ans de production cinématographique privée: 2 000 films. Cet ouvrage fait la lumière sur une époque rarement discutée et sur une production peu connue et souvent qualifiée de mineure. Les auteurs (spécialistes européens et soviétiques) tentent de remédier à cette négligence historique en remettant en contexte les œuvres cinématographiques.

Les textes font donc ressortir l'influence exercée par quelques cinéastes russes sur leurs compatriotes ou sur les cinéastes contemporains européens et américains, tant sur le plan théorique que plastique. Il y est question du «premier» film de fiction, de cinéastes pionniers: V. Gontcharov (films d'art et d'histoire), E. Bauer qui excella dans différents genres cinématographiques et dont on dit qu'il fut le plus représentatif des cinéastes pré-révolutionnaires, I. Protazanov et L. Starewitch, surpre-



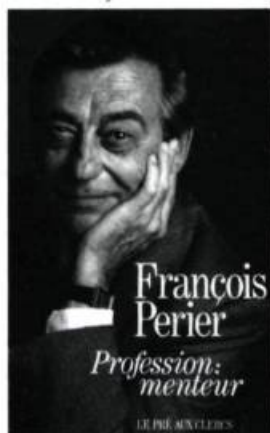
nant cinéaste d'animation. Un des auteurs tente de définir la spécificité du style russe: dénouement à la russe (tragédie, fatalité), rythme minimal, importance du quotidien, sans compter l'influence des grands textes classiques: adaptations d'œuvres de Tolstoï, Dostoïevski... Aux descriptions de films, aux différentes méthodes et anecdotes de tournage s'ajoutent le portrait de quelques stars du muet et quelques rares fragments d'entretiens avec Meyerhold ou Maïakovski.

Ce livre propose un survol de dix ans de production cinématographique et offre surtout de multiples points de repères au cinéophile curieux de défricher cette période gardée dans l'ombre. Abondamment illustrée de photographies tirées de photogrammes de films, cette publication se laisse consulter très aisément. — N.G.

L'EXTRAVAGANT W.C. FIELDS

par Robert Lewis Taylor. Éd. J.-C. Lattès, collection Ramsay Poche Cinéma, 1989, 319 pages. Dist. au Québec: DMR.

Réédité dans la collection Ramsay Poche Cinéma, *L'extravagant W.C. Fields* de Robert Lewis Taylor est ce livre d'abord paru quelques années après la mort en 1946 de l'immense comique qui ne se connaissait d'autre rival qu'un certain Charles Chaplin, auquel il voua toujours une cordiale inimitié. Alcoolique invétéré, prude comme une bonne sœur, avare comme un rat, athée militant, anarchiste aristocratique, l'homme au pif écarlate est sans doute le plus grand comique américain dans le registre burlesque, qu'il inventa presque et qui fit sa renommée avant son atterrissage au cinéma. Partenaire de Mac West dans *My Little Chickadee*, Fields est peut-être la personnalité la plus contradictoire de ce premier demi-siècle du cinéma américain. À l'instar de son modèle, l'ouvrage lui-même ne manque ni de verve ni d'un humour amer qui ont très bien résisté au passage du temps. — M.B.



PROFESSION: MENTEUR

par François Périer, Éd. Bel-fond-Le Pré aux Clercs 1990. 303 pages, 32 photographies noir et blanc. Dist. au Québec: ÉdiPresse.

Cet ouvrage que François Périer consacre avant tout à sa vie d'homme de théâtre, cette incomparable fête de l'illusion et de l'éphémère, présente de nombreuses qualités. Notamment, chose assez rare dans ce genre d'autobiographie, de franches réflexions sur la profession de comédien et une belle aptitude à croquer en quelques lignes ou en quelques pages le portrait d'individus qui ont particulièrement marqué une existence: Polanski «l'ange noir», Depardieu «le monstre blond», Simone Signoret, ce Pygmalion généreux qui «exerçait sa douce dictature sur les hommes de son entourage», et surtout Jouvét, Sartre et Fresnay, ces lourds substituts paternels dont Périer semble avoir recherché l'assentiment toute sa vie. Émouvantes évocations de Jouvét, «le maître à jouer», et de Sartre, «le maître à vivre», qui révéla l'auteur au monde des idées et lui permit sans soute d'atteindre à la véritable essence du théâtre à travers des œuvres aussi inspirées que Les mains sales ou Le Diable et le Bon Dieu. Ce parcours pudique d'une vie de comédien, abonné au succès depuis l'âge de 19 ans, recèle bien sûr son lot d'anecdotes savoureuses (voir l'ambiance «Dernier

métro» pendant l'Occupation), mais aussi les irrémédiables blessures: l'inaccessibilité d'un père absent au monde, l'échec de plusieurs mariages, et surtout le suicide d'un fils qui, par la force des choses, amène François Périer à casser cette image «d'honnête homme» aux réflexes chrétiens, prisonnier du piège doré d'un théâtre de boulevard que l'auteur, par respect de tous les publics, n'aura cependant jamais l'hypocrisie de mépriser. Avec en cinquante ans plus de dix mille représentations théâtrales et près de cent films pour le cinéma et la télévision (il a tourné avec entre autres Fellini, Corneau, Godard, Resnais, Melville et Carné), François Périer n'aura pour ainsi dire jamais quitté les feux de la rampe du Paris artistique, sans pour autant accéder véritablement au statut de star. Singulière carrière donc que celle de ce brillant illusionniste qui a toujours cultivé le décalage et l'irréalité et dont la vie évoquée dans ces pages gagne en densité au fil de l'inexorable remontée du temps. Et même si l'on sent parfois sourdre une pointe d'amertume, comme si l'auteur rattrapé par son image rassurante et convenue se refusait à régler certains comptes, on se surprend à penser que l'homme n'en est que plus attachant, parce qu'alors le «menteur» est nu et tout banalement humain.

-G.G.



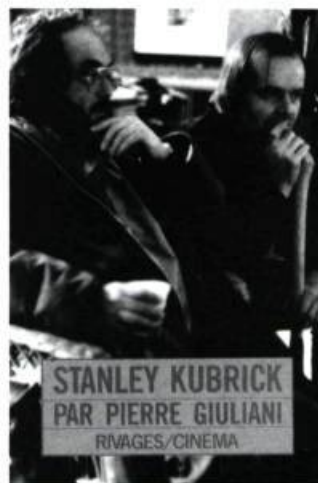
STANLEY KUBRICK

par Pierre Giuliani. Rivages/Cinéma n° 24, 1990, 201 pages, 51 photos en noir et blanc. Dist. au Québec: Dimédia.

L'œuvre kubrickienne se présente comme un défi à la critique et pose à l'exégète des problèmes d'approche singuliers. En effet, comment espérer circonscrire par le verbe les contours d'une œuvre essentiellement non-verbale, simultanément contemporaine et atemporelle, qui s'ouvre sur l'univers et l'au-delà, tout en se repliant fermement sur elle-même et sur son auteur? Un auteur de plus en plus rare et de moins en moins loquace, lui-même entouré d'un mythe déformant dont il est à la fois le projecteur et la victime.

Pour Pierre Giuliani, écrivain de science-fiction et auteur de monographies sur Walsh et Ray, Stanley Kubrick est «un proche cousin» du Maître du Haut Château de Philip K. Dick, «un démiurge clandestin et transformeur de mondes» dont les préoccupations cinématographiques en font l'héritier artistique d'une tradition de pensée scientifique, mathématique, physique et biologique. Giuliani adopte un style ouvert, qui effleure les détails de l'œuvre pour se concentrer sur une interprétation thématique spéculative de son ensemble. L'auteur en articule le programme autour de cinq composantes: le modèle, le labyrinthe, le cerveau, l'œil et la machine, auxquels répondent cinq chapitres, «Le modèle», «Labyrinthes et Minotaures», «Le cerveau», «L'œil et le regard», «Machines et machinations», qui forment, et de loin, la partie la plus intéressante de l'ouvrage.

Les idées qu'avance Giuliani (qui s'appuie au passage sur le travail de Gilles Deleuze) sont



bien étayées et rédigées dans un style qui renverra de manière constructive chaque lecteur à l'œuvre. En revanche on peut regretter l'imprécision des synopsis et quelques erreurs factuelles (Brady à la place de Grady, Saïgon au lieu de DaNang, la Virginie à la place de la Caroline du Sud...). Dans l'ensemble un livre pertinent et agréable à lire, où l'on regrette, comme c'est malheureusement souvent le cas chez Rivages, la pauvre sélection et la piètre reproduction des photographies. Lacune d'autant plus dramatique que le livre de Giuliani doit, comme les autres, subir la comparaison avec le Kubrick de Michel Ciment, qui demeure à ce jour l'ouvrage fondamental sur l'auteur de 2001. -G.P.

GONE WITH THE WIND la fabuleuse histoire d'un film

par Judy Cameron et Paul Christman, Nathan Image, 1989, 256 p., 251 illustrations noir et blanc. Dist. au Québec: ADP.

Voilà l'album luxueux que voudront posséder les aficionados d'Autant en emporte le vent, cette mégaproduction de David Selznick. On y retrouve le récit du tournage avec quantité de détails sur les décors, les costumes et le maquillage, des notes sur l'auteur du roman, Margaret Mitchell, ainsi que tout ce qui a touché le film de près ou de loin, des péripéties entourant le casting de Scarlett O'Hara jusqu'au menu du dîner précédant la soirée des Oscars. L'iconographie est abondante et d'excellente qualité. -M.J.



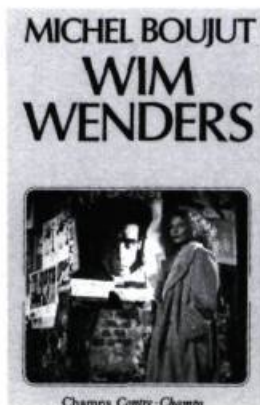
LAUREL ET HARDY ou l'enfance de l'art

par Roland Lacourbe, Éditions Ramsay, Collection Poche Cinéma, 1989, 269 p., 167 illustrations noir et blanc. Dist. au Québec: DMR.

L'ouvrage que Roland Lacourbe consacre au plus célèbre duo comique de l'histoire du cinéma est une véritable somme. Voilà pourquoi il faut célébrer sa réédition. Chez Lacourbe, une iconographie généreuse et soignée vient compléter un texte solide, tant du point de vue analytique que biographique. On y suit donc les carrières individuelles de Laurel et Hardy jusqu'à ce que leur union vienne, par un formidable effet de symbiose, décupler leur impact en contribuant à l'achèvement du style comique du producteur Hal Roach. Une filmographie commentée, un entretien réalisé par l'Américain John McCabe, des retranscriptions de scènes et dialogues de même que plusieurs autres documents s'ajoutent à l'ensemble. Et il faut insister sur le petit dictionnaire présenté en appendice qui répertorie les principaux collaborateurs (acteurs et cinéastes) des deux comiques. Quelque 22 acteurs (dont les suaves Walter Long, James Finlayson, Edgar Kennedy et Mae Busch) et 10 cinéastes (dont Leo McCarey, James Parrott et James W. Horne) sont ainsi rapidement biographiés. — M.J.

WIM WENDERS

par Michel Boujut, Éditions Flammarion, Collection Champs Contre-Champs, 1989, 209 p., 15 photos noir et blanc. Dist. au Québec: Flammarion.



Réédition d'un ouvrage paru en 1982 puis en 1986 chez Édilig, le Wim Wenders de Michel Boujut est aujourd'hui augmenté de deux chapitres sur *Les ailes du désir* et *Carnets de notes sur vêtements et villes*. L'ouvrage se présente principalement comme une suite de commentaires

descriptifs portant sur les films de l'auteur de *L'ami américain*. Des propos de Wenders viennent agrémente le texte et l'analyse demeure le plus souvent au niveau de la vulgarisation admirative. Il s'agit donc d'un bon ouvrage d'initiation. — M.J.



Audio Cinéfilms inc.

LE PLUS GRAND DISTRIBUTEUR DE FILM QUÉBÉCOIS (MARCHÉ NON COMMERCIAL)



DISPONIBLE EN FORMAT
VHS 1/2", 16mm ET 35mm



DISPONIBLE EN FORMAT
VHS 1/2", 3/4" et 35mm

NOUVEAUTÉS À CHAQUE MOIS

VIDÉOS POUR DIFFUSION PUBLIQUE DISPONIBLES

INFORMATION:

7033 Trans-Canadienne Suite 201, Ville St-Laurent, Qué. H4T 1S2 Tél.: (514) 334-4820 FAX: 334-4857